

Le Grand Terre (Drôme).

15 septembre 1905. 30

Madame,



Voilà longtemps que je voudrais savoir de vos nouvelles, et que je n'ose vous en demander. Vous avez dû quitter votre Chartreuse, où ~~froid~~ étiez ma voisine, et fuir ces premiers froids. Où que vous soyez, je souhaite que cette lettre vous trouve en bonne santé, au bon repos, et heureuse; et je le souhaite très profondément, car je vous aime bien. Nous n'avons pas quitté depuis deux mois notre coin de

la Drôme, où je chasse aux champignons,
où je pêche aux écrevisses, où je travaille
beaucoup. Croiriez-vous qu'on m'a fait ici
des ouvertures pour que je me présente à
la députation dans l'ancienne circons-
cription de mon beau-père (car on attend
d'un jour à l'autre la mort du député ac-
tuel)? Vous devinez ce que j'ai répondu:
que je ferais un député ridicule, et que
d'ailleurs je suis jauressiste: et cette déclara-
tion a suffi pour effaroucher mes amis,
les bons radicaux de chez nous. Mais leurs
offres m'ont fait grand plaisir, comme un
témoignage du souvenir qu'on garde de moi

beau-père dans son ancienne circonscription. Je serai prochainement conseiller général de ce canton, qu'il a représenté trente ans, et j'arrêterai là ma carrière politique. Nous avons eu pendant vingt et un jours le régiment d'infanterie de Montélimar cantonné dans notre village. J'y ai découvert un oiseau rare : le lieutenant-colonel Martin, un officier républicain et libre-penseur (pas franc-maçon), qui, lors de l'affaire des fiches, a gifflé un journaliste réactionnaire et l'a blessé en duel : naturellement il a perdu par là toutes chances de devenir jamais colonel. Nous avons passé ces vingt jours à nous voir journellement, en de longues promenades, où nous avons réformé

les conseils de guerre, le recrutement, le mode de collation des grades, toute l'armée; et c'était plaisir, je vous assure, de causer avec cet homme excellent, très intelligent, et qui a pratiqué à fond les ~~trois~~ ⁴ volumes de l'histoire de l'affaire Dreyfus, de J. Reinach. J'ai de bonnes nouvelles de LeFranc, qui nous a succédé dans la petite maison que nous occupions l'an dernier à Royan, et qui paraît enchanté de son séjour. Je travaille entre autres choses à renouveler une vieille épopée, la bataille d'Aliscans. Cela m'amuse beaucoup; mais il y a trop de Sarrasins affreux à pourfendre, et je n'ai pas l'âme assez belliqueuse. Mes trois petits prospèrent, lâchés en liberté dans un "clos" que nous avons. Ma femme me charge très spécialement de la rappeler à votre bon souvenir, et je vous prie, chère Madame et amie, de vouloir bien agréer l'hommage de ma très respectueuse et très profonde affection.

Joseph Bédier.